N° 138. Vendredi 11 Juin 1847. 18me Année.

PRIX DE L'ABONNEMENT.
La Haye. Provinces.
... 26 fl. 30 fl.
... 14 » 16 »
... 7 » 8 »
PRIX DES INSERTIONS.
... 5 lignes fl. 1.50 timbre
... 10 cts. par ligne en sus.

JOURNAL DE LA HAYE.

BUREAU DE LA RÉDACTION
à La Haye, *Lage Nieuwstraat*, derrière le *Prinsegracht, Noordzijde*
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES,
Chez M. Van Weelden, libraire, *Spui*, à La Haye
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction *franc de port*.

LA HAYE, 10 *Juin.*

Affaires du Portugal.

...a couru avant-hier à Paris que le gouvernement ...avait appris, par le télégraphe, la soumission de la ...Oporto. Celle-ci avait, en effet, demandé à la reine par ...aire de son chef, la faculté de conférer avec une com-...gnie. Il se peut donc qu'il y ait eu transaction entre ...partis. Le désir d'épargner au Portugal la honte d'une ...n étrangère n'aura sans doute pas peu contribué à ce ...

...le qui est publiée par la *Presse* est également ...*Union Monarchique*, qui y ajoute les lignes sui-...

...sommes efforcés de remonter, autant que possible, à la source de ...pouvons annoncer d'une manière presque certaine, que des ...importantes de Portugal sont effectivement parvenues aujour-...gouvernement français; seulement, ces nouvelles se borneraient à ...progrès très-marqué vers l'issue des négociations diplomatiques ...amener, soit par la persuasion, soit par la force, la fin de l'état ...trouve le Portugal.

...cas, la nouvelle répandue à la chambre ne serait que préma-...concourt à faire croire qu'elle ne peut tarder de devenir une cer-...

...d'avant-hier publie cinq ou six colonnes de docu-...els au sujet des affaires de Portugal. Il serait trop ...reproduire; mais nous les résumerons rapidement, ...peuvent servir à bien faire ressortir le véritable ca-...de la situation actuelle.

...appelle que, pendant les négociations de colonel Wyl-...rmistice avait été conclu. Ces négociations n'ayant pas ...résultat qu'on en attendait, Sa da Bandiera écrivit une ...mai, à sir Henri Seymour, ministre de la Grande-...pour dénoncer l'expiration de l'armistice.

...rs que le ministre anglais, qui, jusqu'à ce moment, ...ait seul, appela à son aide les ministres de France et ... Il leur fit signer une lettre collective, dans le but ...une prolongation de la trêve. Voici cette lettre:

« Lisbonne, 17 mai.

...envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires des ...alliées près de S. M. la reine de Portugal, apprennent que vous êtes ...de reprendre les hostilités, heureusement suspendues depuis 15 ...du Tage. Vous ne pouvez ignorer que le vœu unanime des puis-...les soussignés ont l'honneur de représenter près de S. M. T. F. est ...autant qu'elles le pourront, les maux que la guerre civile répan-...pays. Elles voient donc avec une surprise d'autant plus pénible ...portugais est à la veille d'être versé de nouveau à quatre lieues de ...qu'en même temps la sécurité personnelle d'une reine alliée et ...nombre de ses sujets se trouve menacée.

...ent, dès lors, non seulement un devoir, mais une question d'hu-...les soussignés, que de vous inviter, comme ils le font en effet, ...la plus pressante et la plus sérieuse, à consentir à un armistice ...lement obligatoire pour les troupes de la reine jusqu'au 10 juin, ...*étant nécessaire pour permettre aux soussignés de consulter ...ernements sur l'attitude à prendre en présence d'événements aussi* ...

...etc.

» *Signé*, G. H. Seymour, ministre de la Grande-Bretagne; B. de Varennes, ministre de France; Lopez de la Torre-Ayllon, ministre d'Espagne »

...demain, 18 mai, Sa da Bandeira fait répondre qu'il ne peut accorder qu'une prolongation de quatre jours. Sa lettre se termine par cette déclaration, qu'il est utile de recueillir :

« Le soussigné saisit cette occasion pour protester de son profond respect pour S. M. la reine et pour tous les membres de la famille royale, dont les augustes personnes et les prérogatives constitutionnelles *ne peuvent courir aucun danger*, si les troupes qu'il commande entrent à Lisbonne : car il n'est pas un seul Portugais qui ne professe pour S. M. le respect qui lui est dû. »

Maintenant, voici trois autres lettres des mêmes ministres. Cette fois c'est au comte Das Antas qu'on s'adresse pour obtenir l'armistice. La demande n'est plus collective ; chaque ministre écrit de son côté, et avec des nuances fort tranchées.

Voici les trois lettres :

Lettre du ministre anglais.

« La junte ayant jugé à propos de rejeter les conditions de la médiation qu'un commissaire de S. M. B. lui a offerte au nom de la reine et de manifester ensuite, en refusant un armistice, l'intention de ne pas se prêter à un accommodement pacifique, je me trouve forcé, pour accomplir mon impérieux devoir, de *sommer la junte de suspendre les hostilités par terre et par mer, jusqu'à ce que l'on ait eu le temps d'en référer au gouvernement de S. M., ainsi qu'à ceux de France et d'Espagne, et jusqu'à ce que ces trois gouvernements aient pu adopter des mesures propres à mettre un terme aux scènes de violence et de meurtre dont ce pays est depuis longtemps le théâtre.*

» Une pareille notification vous sera adressée au nom de S. M catholique et de France.

» J'ai, de plus, à vous apprendre que le consul de S. M. britannique à Oporto a reçu l'ordre de prendre toutes les mesures nécessaires pour faire sortir du Douro tous les navires anglais. Il ne me reste, monsieur, qu'à inviter la junte à notifier, dans le plus bref délai, au capitaine Robb, sa réponse à cette *sommation.*

» Je profite de cette occasion, etc.

» *Signé*, G. H. Seymour. »

Voici la lettre du ministre d'Espagne :

« La résistance que la junte a montrée pour accepter la base d'une médiation qui lui a été offerte par le marquis de Espana, au nom de ma souveraine, et la preuve que ce corps a ainsi donnée de sa répugnance pour tout arrangement pacifique, me placent dans la nécessité d'*exhorter* ladite junte à suspendre les hostilités par terre et par mer jusqu'à ce que le gouvernement de S. M. catholique, ainsi que ceux de la Grande-Bretagne et de la France puissent délibérer comme il convient sur l'état actuel de la question portugaise, et prendre des mesures indispensables pour mettre un terme aux actes de violence et à l'effusion du sang qui depuis si longtemps affligent ce pays.

» C'est pourquoi j'ai l'honneur de notifier à V. E. que des ordres ont été transmis au consul d'Espagne à Oporto pour qu'il ait à faire sortir du Douro tous les navires de sa nation.

» Je prie la junte de communiquer le plus tôt possible sa réponse au consul d'Espagne, et j'ai l'honneur, etc. *Signé :* Ayllon. »

La lettre du ministre de France est ainsi conçue :

« Les représentants de l'Espagne et de la Grande-Bretagne ont écrit aujourd'hui à Votre Excellence pour vous *prier de consentir* à un armistice, jusqu'à ce qu'ils aient pu recevoir des instructions de leur gouvernement.

» *Permettez-moi de vous exprimer jusqu'à quel point je désirerais que* Votre Excellence, ne prenant conseil que de son patriotisme et de ses sentiments d'humanité, *voulût bien accéder à cette demande.*

» *Signé*, de Varennes. »

La junte d'Oporto, à laquelle le comte das Antas soumit les trois lettres ci-dessus rapportées, se montrait disposée à accorder la prolongation de l'armistice, lorsqu'un incident vint faire pencher brusquement la balance dans un sens opposé. Le capitaine Salter, commandant l'escadre de la junte, informa celle-ci que le capitaine du *Polyphemus* (steamer anglais) lui avait enjoint de rentrer avec ses bâtiments dans le Douro. La junte vit dans cette démonstration un caractère hostile qui la fit changer de dispositions. Néanmoins, la lettre par laquelle Das Antas fut chargé de notifier un refus à sir Hamilton Seymour se termine par les phrases suivantes, qui donnent à penser qu'un arrangement pourrait prochainement se conclure :

« La junte a un si vif désir de terminer d'une manière pacifique cette lutte déplorable, qu'elle a résolu d'adresser à S. M., directement, un message respectueux, non seulement pour traiter de l'armistice proposé, mais en outre des mesures définitives, indispensables pour rendre au pays la paix, l'ordre légal et la liberté constitutionnelle, sans porter atteinte à la dignité du trône, ni à l'indépendance nationale.

» Et, pour atteindre ce but, la junte profitant de la disposition amicale que V. E a manifestée pour la pacification de ce pays, vous prie de vouloir bien lui faire obtenir de S. M. T. F. la faveur d'admettre en sa royale présence la commission que la junte nommera pour lui présenter ce message respectueux.

» J'ai l'honneur, etc,

» *Signé*, comte Das Antas. »

On nous écrit d'Amsterdam, en date d'hier :

Le Roi, a reçu aujourd'hui à 9 heures du matin les autorités civiles et militaires; l'audience a duré jusqu'à deux heures.

A 1 heure la garde communale d'Amsterdam est venue prendre possession des postes d'honneur au palais de S. M. Le corps des musiciens de la garde communale a exécuté de 1 à 2 heures de l'après-midi des morceaux d'harmonie sur la place du *Dam.*

Il y a aujourd'hui grand dîner à la Cour, auquel ont été invitées plusieurs personnes de distinction de la capitale.

Ce soir le Roi honorera de son auguste présence une représentation de Mlle Rachel au Théâtre-National.

La troisième classe de l'institut royal néerlandais a mis au concours la question suivante :

« Comme dans les derniers temps l'attention de plusieurs savants a été appelée sur les législations de l'Archipel indien, et comme ces sortes de monuments littéraires peuvent être considérés comme de la plus haute importance, aussi bien pour la connaissance approfondie du caractère et des mœurs des populations, que pour éclairer les fonctionnaires publics et des juges, la classe a cru devoir favori er les recherches à ce sujet, et pour que les résultats obtenus en soient autant que possible recueillis, la classe demande :

a. Un tableau aussi exact que possible des législations de l'Archipel indien et des manuscrits où elles se trouvent consignées.

b. Un examen critique des sources de ces législations.

c. Un précis succinct des dispositions principales de ces codes, avec indication comparative des réglements qui étaient en vigueur dans les contrées différentes; — l'auteur devra apprécier l'esprit du peuple qui se manifeste dans ces lois.

d. Un examen de l'usage que l'on fait encore aujourd'hui de ces recueils de lois, tant dans les contrées plus ou moins indépendantes que dans celles assujéties au gouvernement néerlandais ; — il devra être recherché quelle est la force de ces lois en rapport avec le Coran, là ou les populations ont adopté l'Islamisme.

e. Une déduction de la manière dont la législation et la procédure néerlandaise aux Indes-Orientales a été mise en harmonie avec le droit tant indien que mahométan.

Bien que pour la connaissance de ces lois et de leur application des données importantes aient été déjà fournies, la classe, vu la difficulté des recherches encore à faire sous plusieurs rapports et la vaste étendue de la matière, a cru devoir accorder le double du temps ordinaire pour la réponse; le terme de

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE 11 JUIN 1847.

CLARISSE HARLOWE.(*)

Le cercueil s'ouvrit enfin ! — C'était encore cette beauté que nous avons ...cyclie dans les fleurs! Les fleurs placées autour de ce beau corps s'é-...mais la mort paraissait absente; en regardant son doux sourire ...elle s'était endormie, la divine espérance se montrait encore ...visage, l'attitude était sainte et recueillie! Miss Anna levait au ...des mains indignées comme si elle eût invoqué la vengeance du Tout-...Puissant!

« Ah! bonjour, ma fille sainte! bonjour encore, ma chère Clarisse! ou ...tôt adieu à jamais, toi, l'honneur de ton sexe, dont la mort sera l'exécra-...n éternelle de ces prétendus hommes forts, de ces fourbes, si fiers de leur ...dace et de leur courage! Mon amie! ma compagne, mon guide! elle n'est ...! malheur à nous, et non pas malheur à elle! car elle dort du plus pai-...le des sommeils! — Beauté d'ange que tu étais, c'est donc là ton asile; ...fiance, amitié, vertus, folâtres jeux, innocence... et déjà... *là!* si pâle, si ...froide, inanimée, morte, enfin! — Ou bien si tu dors, réveille-toi, ma vie, ...éveille-toi sous mes baisers! Entends la voix qui t'appelle et qui te prie! ...sse! Clarisse! — ou tout au moins, parle-moi, du séjour de l'éternelle ...on âme aimante faite pour mon âme! réveille-toi, mon cœur créé ...on cœur! ouvrez-vous pour me sourire, mes beaux yeux que j'ai fer-...

...baisait ce pâle visage, elle baisait ces mains glacées! elle l'appelait ...de cris, de mille noms passionnés; elle attendait un soupir, un sou-...un mot! ... C'était le silence éternel! Morden ouvrit la porte aux filles ...hameau qui apportaient des fleurs :

...laissez-moi, dit miss Howe, laissez-moi, chères filles, le soin de parer ...front et de couvrir ce beau corps, sous ces roses d'automne! — O ...reçois mes derniers vœux, mais non pas mes dernières prières! O ...Clarisse, mon adorée, reçois ces dernières fleurs de la terre! — Ici Clarisse? toi couchée dans la poudre du cercueil? Toi dans cette maison qui t'a accablée d'outrages? C'était chez moi, chez la vraie sœur qu'il fallait venir! J'étais tout pour toi, j'étais ton âme, j'étais ton cœur, j'étais ta famille entière, mon enfant chérie! toi et moi nous n'avions qu'une âme, et un seul cœur, doux liens de notre amitié ! — Allons, allons! j'étais femme, j'avais une amie... j'ai tout perdu! il faut se quitter! il faut ne plus se revoir ! Encore un baiser, mon ange, mon enfant chérie! Et là-haut, dans la grande famille des cœurs qui se sont aimés, loin des parents sans pitié, nous nous reverrons... adieu! »

Elle hésitait, elle faisait un pas pour sortir, elle revenait, incertaine, chancelante, éperdue ; on eût dit qu'elle n'avait pas assez navré son cœur, qu'elle voulait se repaître de ce mortel spectacle et s'y rassasier de douleur; elle allait tomber sur place... elle fut sauvée par un déluge de larmes, mais son regard obscurci dans les pleurs conservait le feu d'une colère concentrée. Douleur furieuse, douleur barbare! Elle ne trouvait pas ses regrets assez amers, elle aurait voulu voir l'univers entier au désespoir. — A la fin elle allait fermer le cercueil... Morden la retint. — « Miss, dit-il d'une voix sérieuse, il y a ici au moins... *une mère !* »

Elle sortit, son mouchoir sur les yeux : les jeunes filles du village la suivirent en silence.

—

Toutes ces douleurs avaient été entendues de cette famille invisible et présente. Entassés dans le petit parloir, ils avaient suivi, d'une oreille épouvantée, les moindres incidents de ce drame lugubre. A peine miss Howe se fut-elle éloignée, que, d'un commun accord, les deux oncles, le frère et la sœur se lèvent pour saluer leur Clarisse dans sa mort. Le père et la mère restent à l'écart, incapables de faire un pas. — Madame Hervey, la première, se penche sur le cadavre de son enfant. « Adieu ! dit-elle, adieu, toi la fleur de ce monde ! » Miss Arabelle, tremblante sous le remords, put à peine toucher de ses lèvres livides les pieds cachés dans le linceul; M. James contempla tout son crime, les deux oncles pâles, muets d'horreur, éperdus, se tenaient penchés de chaque coté du corps, et dans la pâle main de Clarisse ils purent voir, encore intacte, la seule lettre de bénédiction qu'ils lui eussent adressée depuis le commencement de ses misères... Au seuil du parloir se traînait la mère, appuyée sur le bras de M. Harlowe; mais trahie par son courage, la malheureuse tomba au milieu du salon, et pendant que son mari la relevait, Morden ferma le cercueil !

Onze heures sonnèrent à l'horloge du château : Clarisse Harlowe était attendue à l'église, et le convoi se mit en route au milieu de la désolation générale. On était accouru de plusieurs milles à la cérémonie funèbre, les plus pauvres gens et les meilleurs seigneurs du comté, esquires, knights, gentilhommes fermiers, *de l'un et de l'autre intérêt* (1), réunis par la même sympathie, s'étaient rendus à cet appel de la mort. M. de Morden, en grand uniforme, et le crêpe à l'épée, M. Belford, en grand manteau de deuil, ouvraient la marche. Venaient ensuite M. James Harlowe et les deux oncles, Jules et Antony, plus semblables à des criminels que l'on mène au dernier supplice qu'à des hommes affligés qui accomplissent un pieux et dernier devoir! La distance du château d'Harlowe à l'église est à peu près d'un demi-mille, et dans toute la longueur du chemin s'était formé un cortége immobile dans son recueillement, qui saluait le cercueil au passage. — Le corps était porté par quatre vieillards et entouré des villageoises qui pleuraient; au portail du temple le vénérable M. Lewen, courbé sous le poids de l'âge et du chagrin, s'en vint recevoir le corps de cette aimable enfant qui lui avait été apportée, à ce même autel, il n'y avait guère plus de seize ans, par sa mère, par son père, par son grand-père, par cette famille heureuse qui disait au pasteur : *Bénissez le nouvel enfant qui nous est né !*

Le temple était rempli d'une foule calme, pieuse, empressée, tout entière à la prière et à la méditation. Le vieux prêtre tenait à la main la Bible de Clarisse, que M. Belford lui avait remise le matin même ; dans le saint livre il avait trouvé, souligné au crayon rouge, ce passage du prophète : « Le jour » de ta calamité devancera le terme qui lui était fixé ; ne te laisse pas » éblouir par l'éclat de ta fortune ; ne te fie pas à ton bonheur, le bonheur » d'ici-bas est une vanité, et la vanité serait ta récompense ! Tu seras semblable à l'olivier, quand son fruit tombe avant d'être mûr ! »

Ces paroles, que Clarisse elle-même semblait indiquer au révérend ministre, servirent de texte à son discours. Cette oraison funèbre fut simple et touchante ; l'austère vieillard rappelait à tous ceux qui en avaient été les témoins, l'heureuse enfance et la florissante jeunesse de l'infortunée couchée dans ce tombeau. Il rappelait cette vertu naissante qui avait déjà donné tant de gages de force et de sincérité ; il disait cette âme généreuse et sympathique qui venait en aide à toutes les infortunes, cet affable et honnête esprit d'une bienveillance inépuisable, cette modestie sincère et vraie, cette piété ineffable ; et même lorsque, par un mouvement qui n'a-

(*) Voir le *Journal de La Haye* d'hier.

(1) De toutes les opinions.

l'envoi est ainsi fixé au 1er novembre 1850. On a le choix, pour ce travail, du latin, du hollandais, du français, de l'anglais ou de l'allemand.

Les journaux de Gand ne nous sont point parvenus aujourd'hui, et rien n'est venu confirmer ce que notre correspondant nous a mandé hier au sujet des troubles graves dont Gand aurait été le théâtre.

Nous aurions peut-être hésité à publier cette nouvelle si nous ne l'avions trouvée dans un journal de Bruxelles, l'*Observateur*.

Si nous en croyons les journaux de l'Allemagne-septentrionale, le traité de commerce conclu récemment entre les Etats-Unis et le Hanovre et l'Oldenbourg serait bientôt suivi de la conclusion d'un autre traité, reposant sur les mêmes bases, entre les Etats-Unis et le *Zollverein*. Les clauses du traité seraient déjà arrêtées entre les négociateurs à Washington, M. Buchanan, secrétaire d'Etat des affaires étrangères des Etats-Unis, et M. le baron Gerolt, ministre résident de Prusse près le gouvernement fédéral, et n'attendraient plus que la ratification des différents Etats faisant partie du *Zollverein* et celle du président de l'avis et du consentement du sénat américain.

L'esprit de libéralité commerciale qui domine dans le traité entre le Hanovre et l'Union (1), nous est un garant que le négociateur américain n'aura pas cédé aux exigences restrictives, auxquelles une portion de la presse germanique pousse violemment le *Zollverein*.

Nous avons annoncé qu'Espartero a fait insérer une lettre dans la plupart des journaux de Londres, pour déclarer fausse la nouvelle publiée par quelques feuilles de Madrid qu'il avait adressé une requête à la reine, en lui demandant la permission de rentrer en Espagne. Nous trouvons dans le *Faro*, de Madrid, une correspondance de Londres qui contient les particularités suivantes qui ne sont pas sans intérêt. Nous les reproduisons tout en en laissant la responsabilité au *Faro*, qui est l'organe de l'ancien cabinet espagnol. Voici cette correspondance :

« Dans les derniers temps de la régence du général Espartero, on avait formé le projet de faire donner au général les îles Philippines, comme récompense de ses services. Après la régence les îles Philippines devaient être transformées en une république, une principauté ou une vice-royauté, en attendant que le moment fût venu d'en faire une colonie britannique. M. Aston favorisait hautement ce projet. La chute du régent fit avorter ce projet, mais aujourd'hui j'ai de puissants motifs pour croire qu'il a été remis sur le tapis, et que l'Angleterre travaille à le réaliser parce qu'elle en tirerait d'immenses avantages. M. Bulwer a pour instruction d'obtenir à tout prix l'amnistie d'Espartero et comme il serait fort difficile de le faire revenir à Madrid, on cherchera à lui faire obtenir le poste de capitaine-général des îles Philippines, et en même temps on placera dans ces îles beaucoup d'autres individus du parti ayacucho. Espartero laisse agir ses bons amis sans que nous sachions quelle est l'étendue de ses engagements envers lord Palmerston. La possession des îles Philippines et l'introduction des cotons en Espagne, voilà les deux grands intérêts de l'Angleterre dans la question espagnole, intérêts que certainement elle ne perd pas de vue un seul instant. Si elle ne peut réussir avec les conservateurs, elle s'adressera aux progressistes ou à la révolution ou à l'absolutisme. Enfin, si la dynastie d'Isabelle II s'obstine à lui résister, elle fera arriver la dynastie de don Carlos.

Le *Commerce* de Paris annonce que M. de Bois-le-Comte, ministre diplomatique français en Suisse, s'est rendu, le 2 juin, dans la matinée, auprès de M. Ochsenbein, le nouveau président du directoire, et il lui a remis une note, dite *discours par écrit*, dont, pour l'édification du public, nous allons extraire tous les passages importants :

« Monsieur le président,

» J'avais d'abord pensé à ne porter aujourd'hui à V. E. que l'expression des vœux que nous formons pour que votre magistrature soit heureuse pour la Suisse ; puis, j'ai craint que ma démarche, séparée de toute explication, ne vous fît supposer un désaccord entre plusieurs de mes collègues et moi ; les circonstances qui ont accompagné et suivi votre élection, les discours que vous avez prononcés *avant* et après, m'ont paru rendre nécessaire d'ouvrir mes rapports avec vous par un exposé qui ne vous *laisse* aucun doute sur nos principes. »

Après ce préambule, M. de Bois-le-Comte entre en matière. Notre agent a la prétention de s'expliquer tour à tour sur les francs-corps et l'indépendance cantonale ; il blâme les corps-francs ; il déclare que la politique révolutionnaire de Berne tend à constituer une Suisse unitaire, et qu'elle menace pourtant l'indépendance de chaque canton. Notre agent ajoute que si cette menace se réalise, la France saura prendre des mesures pour l'arrêter. En s'exprimant de la sorte, la France est en parfait accord avec les puissances signataires des traités de 1815, et *plus particulièrement avec l'Autriche* :

« Si les chefs de l'Etat admettent, excusent ou prévoient le cas où le peuple, jugeant que son gouvernement est trop lent ou trop faible à lui faire justice, se la fait sans lui, les armes à la main, le même principe peut s'appliquer aux rapports avec les Etats comme aux rapports avec d'autres cantons. Les quinze mille Français qui vivent en Suisse sur la foi des traités peuvent se trouver un jour atteints par cette justice populaire, ou nos frontières compromises. Toute sécurité de relations disparaîtrait avec un gouvernement qui admettrait ce principe et qui ne pourrait pas répondre de l'action armée de sa population.

» Chaque nation est indépendante ; mais c'est un des attributs mêmes de son indépendance de pouvoir en restreindre l'exercice par des traités avec les autres nations. La France l'a fait plusieurs fois, à différentes époques de son histoire, *nommément* en renonçant à la faculté de pouvoir fortifier plusieurs parties de son territoire.

» La Suisse a fait comme la France ; tout en conservant le principe de son indépendance, elle a signé un traité qui en limite l'usage *en* des points déterminés.

» Je vous parle des dispositions de l'acte du congrès de Vienne.

» L'acte de Vienne reconnaît non pas une Suisse unitaire, mais une Suisse fédérative, composée de vingt-deux cantons.

» Si un ou plusieurs de ces cantons viennent donc un jour nous dire que l'on menace leur existence indépendante, qu'on la veut contraindre ou détruire, qu'on *marche* à substituer une Suisse unitaire à la Suisse cantonale que reconnaissent les traités, que par là nos traités sont atteints, nous examinerons si en effet nos traités sont atteints. »

M. Ochsenbein a fait à M. de Bois-le-Comte une réponse telle que la circonstance la réclamait, digne, ferme, pleine de droiture. Mais depuis, M. Ochsenbein s'est montré rancunier et vindicatif : il a publié la communication, le *discours par écrit* de notre agent.

Le voyage artistique de Mlle Rachel fera époque dans les annales dramatiques de la Hollande. Jamais artiste n'a inspiré plus d'enthousiasme, jamais hommages plus flatteurs, honneurs plus mérités ne furent décernés à un plus beau talent.

Amsterdam et La Haye se partagent le bonheur de posséder la grande tragédienne, et ces deux villes sont depuis plusieurs jours tellement encombrées d'habitants de toutes nos provinces, accourus en foule pour voir Rachel, qu'on ne trouve plus à se loger dans aucun hôtel de la capitale.

A la fin de la représentation de *Marie Stuart*, toute la Cour, sur un signe du Roi qui s'est associé par des marques visibles aux transports du public rappelant à grands cris Rachel, est restée levée pour témoigner par son auguste présence pendant l'ovation que décernait la salle, qu'Elle partageait l'admiration qu'inspire la sublime actrice.

Le succès de Mlle Rachel n'a pas été moins grand avant-hier dans *Polyeucte* et *Athalie*. Elle a fait successivement passer dans l'âme des spectateurs la terreur et la pitié. Elle a fait tour à tour frémir et pleurer l'auditoire.

La petite Dina Rachel a dit le rôle de Joas avec un talent très remarquable. Cette charmante enfant, âgée seulement de huit ans, a ravi tout le monde et est venue à la fin de la pièce, partager avec sa sœur les honneurs de la soirée.

Mlle Rachel a été parfaitement secondée par son frère M. Raphaël (*Polyeucte*) et M. Marius (*Félix*) ; ces deux artistes ont recueilli à plusieurs reprises les justes applaudissements de toute la salle.

Samedi, Mlle Rachel paraîtra, pour son bénéfice, dans le rôle le plus brillant de son répertoire celui d'*Hermione*. La petite Dina Rachel récitera des Fables.

On apprend avec le plus vif regret que ses engagements en Allemagne et en Angleterre ne permettront pas à Mlle Rachel de donner encore une représentation en Hollande après celle de samedi.

Nous publions aujourd'hui sur la manière dont Mlle Rachel joue le rôle de *Phèdre*, un article plein d'intérêt qu'a bien [...] nous communiquer un abonné dont le goût éclairé et l[...] éloquente le rendent on ne saurait plus compétent pou[r] un pareil sujet.

Les élections en Belgique.

(*Correspondance particulière du* Journal de La Ha[ye].)

Bruxelles, 9 [...]

Le libéralisme a remporté hier une grande victoire en Belgique[...] tions qui ont eu lieu dans tous les districts du royaume ont eu po[ur effet] de réduire à 3 ou 4 voix au plus la majorité dans la chambre des [représen]tants et à 7 ou 8 voix cette même majorité dans le sénat assemblé [...] ce jour l'opposition se réduisait à une quinzaine de voix sur 47 mem[bres].

Le ministère De Theux chercherait en vain à dissimuler sa défai[te ...] élections pour la chambre 36 appartiennent à l'opposition et 24 seu[lement au] cabinet et parmi les anciens députés de la majorité soumis à la r[...] en est dont l'élimination a un caractère très-significatif : de ce [nombre sont] MM. Desmaisières, Dumortier et de Smet, le premier, gouverneur d[e la Flandre] orientale, membre de la chambre depuis douze ans, le second, l'u[n des ...]nes du parti catholique, membre de la chambre depuis la premiè[re ...] et enfin le troisième, l'un des membres les plus fidèles et le[s ...] cette majorité catholique qui a constamment eu en mains depu[is ... le pou]voir et l'influence.

Aussitôt que toutes les élections ont été connues on n'a p[as ...] faire des calculs d'ailleurs très naturels sur les chances qu[i ...] ministère dans un vote de confiance s'il se présentait aujourd'h[ui ...] chambres, en admettant acquises à l'opposition les voix qui s[e sont pronon]cées contre le cabinet, lors du premier vote politique qui a suivi [...] en 184[.],on trouve dans les éléments dont va se composer la chamb[re ...] les élections connues sont validées,53 voix contre le ministère et [...] faveur ; comme dans ces cinquante-cinq voix les ministres [...] comptent eux-mêmes pour quatre, ils se trouveraient en réalité av[oir la ma]jorité contre eux.

Les liberaux sont donc fondés à prétendre que la majorité va le[ur ...] et de son-côté le cabinet ne paraît pas vouloir contester une vic[toire si] évidente,non seulement par le nombre,mais par la signification de[s votes] obtenus par ses adversaires. Ainsi l'élection de Gand, qui a po[rté la] nomination de sept candidats libéraux suffirait à elle seule pour c[onstituer une] manifestation imposante contre l'administration actuelle ; et ce[tte manifesta]tion acquiert une gravité nouvelle lorsqu'elle vient simultanément [avec celles] de Bruxelles, de Liége, de Tournay, de Mons, de Verviers, d'A[...]guies.

Le cabinet doit se retirer ; le fait ne fait plus question pour [...] jourd'hui, il se retrancherait vainement pour rester au pouvoir [...] motifs tirés des moyens employés par ses adversaires pour arri[ver ...] Quels qu'aient pu être ces moyens ils n'existent plus, ils ne peuve[nt tom]ber sous son appréciation ; le fait seul reste,et ce fait,c'est un éche[c qui] ne lui laisse plus aucune alternative que celle de la retraite.

Il est vrai que le cabinet demeurerait parfaitement dans les lim[ites des con]venances parlementaires, si, au lieu d'imiter M. Nothomb qui s'e[st ... en] 1845 immédiatement après les élections du 10 juin, moins hostile[s par leur] résultat numérique que les élections d'hier, il attendait que la [cham]bre prononce sur son sort dans le vote de l'adresse ; si enfin, pou[r ...] le langage des libéraux, au lieu de se rendre justice à lui-même, il [...] jugement de la chambre. Des considérations puisées dans les ci[rconstances] dans lesquelles se trouve le pays pourraient peut-être le décider à [ce] parti, et certes ceux qui aspirent à le remplacer devront lui en sa[voir gré ...] si jamais un parti fût peu en mesure de prendre le pouvoir, c'est bi[en le parti] libéral tel qu'il existe aujourd'hui, et si jamais la direction des a[ffaires offrit] des difficultés et de véritables dangers en Belgique, c'est bien dans [le moment] actuel.

Le résultat des élections du 8 juin 1847 sera d'amener un changem[ent com]plet de système si toutefois les chefs de l'opposition veulent en tire[r les] conséquences qui semblent en découler ; ce qu'ils paraissent d[...] disposés à faire s'il faut en croire le langage de leurs principaux or[ganes dans] la presse et l'espèce de manifeste prononcé il y a quelques jours [...] gier à Anvers dans une réunion électorale préparatoire.

Ainsi le parti libéral gouvernerait à l'exclusion de la majorité [qui depuis] dix-sept ans a tenu directement ou par substitution les rênes de l'a[dministra]tion et qui s'est acquittée de cette mission, il faut le dire, avec plus d[e ...] ou mieux, avec plus de bonheur peut-être qu'on ne devait l'attend[re des élé]ments qui la composaient.

Le parti vainqueur arrive aux affaires avec un programme pomp[eux et re]tentissant qui tranche du tout au tout avec le programme modeste [qui a pré]sidé jusqu'à ce jour à la marche du gouvernement. Ce programm[e] n'est autre que le programme même du congrès libéral de 1846. Ma[is pour] gouverner comme il l'entend, sans rencontrer d'obstacle dans la réa[lisation de] ce fameux programme il lui faudra opérer une révolution complè[te dans le] haut personnel de l'administration ; pas un gouverneur de province[, pas un] commissaire de district ne doit rester debout. Il doit frapper dans le[s ...]

---

(1) Voir le *Journal de La Haye*, n° 84.

---

vait rien d'étudié, le docteur Lewen se tourna vers le banc que miss Clarisse occupait, quand elle venait prier Dieu à sa chapelle... cette place se trouva vide !...

En ce moment l'émotion, qui était dans tous les cœurs, se fit jour par des sanglots et par des larmes ! Tous ces braves gens, à cette place dont on s'était éloigné par respect, car dans tous les hommages qu'elle s'attirait il y avait du respect, revirent d'un coup d'œil la chère et charmante jeune fille qui remplissait l'église entière de sa jeunesse, de sa beauté, de cette prière angélique qui s'élevait, plus agréable à Dieu que l'encens le plus pur. Dans tout ce deuil, soudain il se fit un grand tumulte ; à la voix du prêtre se mêlèrent les voix reconnaissantes de tous ceux qui avaient connu miss Harlowe...

« Elle était la mère des pauvres, s'écriait une vieille femme en joignant ses deux mains ridées. — Elle avait toujours une bonne parole à vous dire, disait un vieillard d'une voix brisée par la douleur. — Elle était notre exemple, murmuraient les jeunes filles. — Elle m'a sauvé la vie. — Elle m'a sauvé l'honneur. — O notre mère, ô notre sœur ! priez pour nous du haut des cieux ! » Concert improvisé d'une louange unanime, partie du cœur des plus pauvres gens.

Dans cette humble foule qu'elle avait édifiée de ses vertus, c'était à qui redirait ses conseils, ses aumônes, sa bienfaisance, pendant que les dames et les gentilshommes s'entretenaient de ses grâces, de son esprit, de sa modestie, de ses talents. Au milieu de ces louanges s'élevait la voix du pasteur : — « Son âme, disait-il, semblait assise sur un trône isolé de la terre, » en même temps que s'élevaient jusqu'au ciel les actives prières de tous ces chrétiens qui pleuraient le plus bel ornement de la contrée !

M. de Morden, à cette oraison funèbre dans laquelle toutes les reconnaissances étaient mêlées, levait une tête enthousiaste, son regard était plein de triomphe ; il eût donné sa vie pour que sa Clarisse glorifiée pût sortir de son tombeau, ne fût-ce qu'un instant. — Derrière un pilier de l'église se tenait sir Belford ; il ne se cachait pas, mais il n'était pas fâché d'échapper aux regards : c'est que dans son émotion se glissait comme un remords cruel d'avoir connu, d'avoir aimé le destructeur de tant d'innocence et de beauté.

Un incident imprévu devait signaler encore ces obsèques entourées de tant de douleurs ; à peine le révérend M. Lewen avait-il achevé son discours, un homme se présenta dans la chaire que le vieux prêtre venait de quitter. Cet homme cachait sa tête dans ses deux mains, on voyait qu'il voulait parler, mais qu'il avait peine à rompre le silence. A la fin : « Moi seul, dit-il, moi seul j'ai osé mal parler de cet ange que le ciel vient d'enlever à la terre, et mon repentir ne peut se calmer que par cet aveu public d'une injustice dont je me repentirai toute ma vie. Je prie les hommes de me pardonner ce grand crime, bien que ce crime ait été involontaire, et j'espère que la jeune sainte à qui nous rendons aujourd'hui les derniers devoirs implorera mon pardon auprès de Dieu, qui l'a fait asseoir à sa droite. Telle a été ma conduite, mes frères, que je renonce au saint ministère pour me placer au dernier rang des pécheurs ! Et vous aussi, mon père (s'adressant au révérend M. Lewen), pardonnez-moi, au nom de celle qui a pardonné à tous ceux qui l'ont affligée ! » C'était le docteur Elias Brand qui parlait ainsi, et du même pas il fut se prosterner au pied du cercueil !

Les prières achevées, on souleva la pierre du caveau funèbre, et l'on descendit, à la lueur des torches, dans cet asile de la mort. Sur le bord de cette fosse, où, selon l'ordre de la nature, ils étaient attendus les premiers, les deux oncles s'arrêtèrent ; le frère James voulut descendre les premières marches de l'escalier funèbre, le courage lui manqua. Le corps passa, Morden et Belford suivirent, accompagnés de quelques amis qui avaient sollicité ces tristes honneurs ; — dans l'église, le chant des morts recommença, et ces chants lugubres se prolongèrent dans le caveau. Là étaient rangés, par dates funèbres, les membres de cette famille Harlowe déjà ancienne dans le comté ; le cercueil du grand-père se pouvait reconnaître aux dernières couronnes que sa jeune petite-fille y avait déposées, de sa main reconnaissante et pieuse. A côté du vieillard, qui ne l'attendait pas sitôt, fut déposée Clarisse Harlowe !

« Là tu reposes dans la paix du Seigneur, douce enfant, car ta mort n'est qu'un sommeil, et ce tombeau n'est qu'un lieu paisible. Dors, enfant, les anges viendront te visiter souvent, et le ver du tombeau n'osera pas approcher de ta beauté. Tant qu'il y aura en ce monde, dont tu étais l'ornement, d'honnêtes âmes pour se souvenir de tes douces vertus, ta tombe honorée ne manquera jamais de primeroses, pâles comme ton doux visage, ni de la jacinthe azurée comme tes veines, ni de la feuille de l'églantier dont le parfum était moins doux que ton haleine, ni des violettes, ton emblème ; ces douces fleurs que baigne la froide rosée de la nuit conviennent à la tombe des saintes jeunes filles comme toi ! »

La pieuse cérémonie une fois accomplie, chacun remonta en silence, chacun songeant déjà à l'instant terrible où il faudra redescendre, pour tout de bon, sous cette même voûte au-dessus de laquelle s'agitent, dans la prière ou dans le remords, ces douleurs et ces repentirs d'un jour !

Notre histoire se prolonge au delà même des obsèques de miss [Harlowe ;] car ce beau drame n'est pas une de ces tragédies manquées qui s['arrêtent] à la catastrophe finale, sans que personne, ni le poëte ni l'audito[ire, assiste] à la conclusion de la fable tragique. Ceci est tout à fait de l'histo[ire ; les] personnages que nous avons eus sous les yeux ont vécu d'une vie t[rop ...] pour qu'on les abandonne au châtiment ou à la récompense, sans [qu'on] sache comment est venue la vengeance, cette chose divine qui va [...] et qui pourtant marche, d'un pas sûr et droit, à son but éternel !

Trois jours après ces obsèques, dans ce même salon qui av[ait ...] cour de justice, les Harlowe étaient réunis, qui le croirait ? pou[r la lecture] du testament de leur fille, de leur sœur, de leur nièce infortunée [...] de la veille était à demi-effacée, les larmes étaient presque séché[es ; ne] parlons pas de la mère, la mère était mourante ! mais le pè[re ...] s'était laissé entraîner à cette réunion, mais le frère la présid[ait ...] sœur était présente, mais les deux oncles assistaient à cette fin [...] d'un drame sans pitié ! Quand M. Belford lui-même, que le colo[nel ...] accompagnait, comme pour lui prêter main forte, annonça à [...] affligés qu'il était institué, lui Belford, l'exécuteur testamentair[e de miss] Harlowe, ces braves gens commencèrent par s'écrier que c'était [...] M. James, déjà furieux, s'emportait contre ce qu'il appelait *un* [...] sœur. M. Belford, impassible, répondit à ces criailleries en brisant [le] sceau qui fermait encore le testament de Clarisse.

« A Dieu ne plaise, disait Belford, de ce ton sec et froid qui comman[de] l'attention et l'obéissance, que les dernières volontés de l'honorable m[iss] Harlowe ne soient pas accomplies de point en point ! Elle m'a confié [son] testament, c'est un devoir pour moi, un devoir d'honnête homme e[t de] gentilhomme, d'accomplir ses moindres ordres, et je n'abandonnerai à [per]sonne, des soins qui ne regardent que moi seul ! Telle est, au reste, j'[ima]gine, l'opinion de M. de Morden, et certes, si quelqu'un pouvait récl[amer] l'honneur qui m'est imposé, ce serait lui ! Dites-moi donc, messieurs, [avant] que nous procédions à la lecture du testament, si vous entendez vous [sou]mettre, de bonne grâce, à tout ce qu'il ordonne, et me reconnaître co[mme] l'exécuteur légal, sinon je me retire, et je reviendrai quand vos passions s[eront] calmées, car, je le vois, vous n'êtes déjà plus les hommes que vous [étiez] avant-hier. »

(*La suite à demain.*)

…magistrature debout et jusque dans les conseils de régence, sans … les fonctionnaires du palais, et qui sait, peut-être aussi comme en An… pénétrer jusqu'au personnel de la maison de la reine. L'influence … ne se glisse-t-elle pas partout ?

… déjà une rude tâche à accomplir en arrivant au pouvoir, et ce n'est … encore la plus difficile de celles qui attendent les héritiers futurs du cabi…

—

… les réflexions dont la feuille ministérielle le *Journal de* … qui est l'organe du parti catholique en Belgique, … de la nouvelle du résultat des élections du 8 juin :

… ne peut donner une idée des moyens honteux que nos adversaires ont … pour réussir. La violence, l'astuce, le mensonge, la calomnie, tout a … œuvre. Il y a progrès dans la voie du mal. S'il faut acheter le suc… prix, nous ne l'envierons point au parti qui nous fait une guerre à… Quelque répugnance que nous ayons à discuter des noms propres, … pouvons nous empêcher de dire que l'arrondissement de Soignies n'a … faisait en envoyant un M. De Saive siéger à la représentation na…

… sera la conséquence de la journée électorale du 8 juin ? Si l'ultra… est fortifié, du moins, et ceci est le point essentiel, la position … servateurs à la chambre n'est pas renversée. Il est impossible qu'un … libéral pur saisisse le pouvoir, il ne pourrait pas gouverner trois …

… ne saurait le nier, dans l'état des partis à la chambre, c'est encore … du 31 mars qui réunit autour de lui les forces les plus compactes. … excès du radicalisme obligeront aussi les hommes modérés du … se dessiner de plus en plus dans le sens du système conserva… … ne leur ferons pas l'injure de penser qu'ils souscriraient … un suicide. La domination des clubs ne leur va pas plus qu'à … ce serait l'accélérer que de ne pas se grouper autour du gouverne… par des coalitions monstrueuses. »

Système monétaire en Espagne.

… décret, contresigné par don José Salamanca, ministre … finances, règle comme suit le nouveau système monétaire …

… L'unité monétaire sera le réal, son poids, sa valeur et son titre … conformes à ce qui est fixé dans les articles suivants :

… Outre le réal, il sera frappé les monnaies suivantes ; à savoir : En … ou centen, de la valeur de 100 réaux. En argent, la 1/2 pias… de la valeur de 10 réaux. En cuivre, le décime, de la valeur … réal.

… Il sera frappé aussi des monnaies d'argent de 20 réaux ; de 4 réaux … Des monnaies de cuivre de 5 décimes et de 2 décimes.

… Le titre des monnaies d'or et d'argent sera de 9/10e de métal pur et … alliage de cuivre.

… Le poids des susdites monnaies sera :

… centen 161 grains et 8,10 ou 8 grammes, 0,645.

… La pièce de 20 réaux (soit le duro ou la piastre), 500 grains ou 25 … decen (soit l'ecu ou medio duro, demi-piastre) 250 grains ou … La pièce de 4 réaux (soit la piecette) 400 grains ou 5 grammes. … 2 réaux (soit la demi-piécette) 50 grains ou 2,50 grammes. Le … ou 1,25 gramme.

… Quant aux monnaies de cuivre, leur poids devra être réduit, en … la fonte du bronze d'excellente qualité, ou quelque autre al… … et plus convenable, et en améliorant le coin jusqu'à ce qu'il … perfection de celui des monnaies d'argent. Le diamètre et le poids … sera déterminé après que les essais auront été vérifiés et que … nécessaires auront été faites.

… La tolérance dans le titre sera de 0,002 pour l'or et de 0,003 pour …

… La tolérance dans le poids sera de 0,002 pour l'or, de 0,003 pour la … d'argent ; pièces de 20 contos de 10 réaux ; de 0,005 pour la … d'argent, pièces de 4, de 2 réaux et d'un réal ; et de 0,01 pour …

… L'unité légale de poids pour les métaux d'or et d'argent et pour la … des hôtels des monnaies, sera le kilogramme du système métri… … en mille parties ou grammes.

… prochaines élections en Angleterre.

… commence à s'occuper très-activement en Angleterre des … élections générales. Déjà la lutte est engagée dans … des colléges les plus importants. En première ligne … l'Université d'Oxford, le foyer doctrinaire de l'Angle… … dont la décision est toujours un indice significatif de … classes supérieures et intelligentes. Ce grand et il… … corps a deux représentants au parlement, qui sont ac… … M. Estcourt et sir Robert Inglis. Le premier se re… … succession est disputée par deux candidats nouveaux, … et M. Cardwell. La candidature de Sir Robert In… … n'est pas encore directement menacée, mais tout porte … qu'elle sera mise en péril à cause de l'importance et … personnelle des deux hommes qui se présentent … remplacer M. Estcourt. M. Gladstone est sans contredit un … les plus éminents de son pays ; il y est un des re… … les plus purs et les plus élevés de l'aristocratie de … l'intelligence. Très-versé dans les matières religieuses, qui … une si grande place en Angleterre, auteur de plu… … ouvrages de premier ordre sur tout ce qui concerne les … de l'Etat et de l'Eglise, le plus brillant adepte laïque … qui a renouvelé la théologie anglaise, nul n'a plus … qui lui à représenter l'Université d'Oxford.

… Cardwell, moins connu peut-être et plus nouvellement … est également appelé à prendre une part importante aux … de son pays. D'un esprit beaucoup moins philosophique, … plus pratique que M. Gladstone, il fait partie de cette jeune … de ministres libéraux et éclairés qui grandit à l'école de … Robert Peel. En réalité, la lutte engagée sur son nom por… … en grande partie sur l'ancien premier ministre, dont on le … comme un des principaux alliés. Sir Robert Peel a … ailleurs une revanche à prendre à Oxford. On n'a pas oublié … représentait l'Université en 1829, à l'époque où il accom… avec le duc de Wellington, l'émancipation catholique. Ce … le punit de cet acte de libéralisme en l'excluant de la re… …sentation d'Oxford, qui fut transférée à sir Robert Inglis. … qui n'avons naturellement à exprimer à ce sujet que des … fort désintéressées et purement spéculatives, nous ne … cependant dissimuler les vœux que nous formons pour … des deux candidats nouveaux, surtout pour celui de … Gladstone.

… autre élection qui attire aussi l'attention, c'est celle … *certaine ville de l'ouest*, comme disait l'autre jour lord John Russell en réprimandant très-aigrement son représentant, M. Roebuck. Bath sera disputé à M. Roebuck par lord Ashley. … encore il s'agit de deux hommes qu'il serait assez difficile de … engagement dans aucun parti. M. O'Connell avait des sympathies whigs, mais il était avant tout Irlandais. De la mê… … lord Ashley a des traditions tories, mais il est avant … philanthrope. C'est de la monnaie de Wilberforce. Il est … principaux ornements des Sociétés bibliques. Fils du comte de Shaftesbury, il est de cette portion honorable et généreuse de la jeune aristocratie qui consacre ses efforts à l'amélioration du sort des classes pauvres. Il a attaché son nom aux lois sur le travail des enfants et des femmes dans les manufactures, et prend une part active à toutes les réformes du même genre. Lord Ashley serait un homme presque parfait, si une certaine intolérance scolastique ne bornait en lui l'action des meilleurs sentiments, et ne l'empêchait parfois de s'élever de la philantrhopie à la charité.

Il est vraisemblable que lord Ashley sera appuyé dans sa candidature par toute l'influence dont peut disposer le ministère anglais. Il n'y a rien d'étonnant à ce que lord John Russell désire se débarraser de M. Roebuck, et c'est un désir qui est au fond partagé par tous les ministres passés, présents ou futurs. M. Roebuck est bien, en effet, le critique le plus gênant, le censeur le plus incommode qu'ait jamais vu le parlement anglais. N'étant, à proprement parler, d'aucun parti, il dit à tous indistinctement les vérités les plus dures, dans la forme la plus désagréable qu'il puisse choisir. Mais, avec ces qualités ou ces défauts (nous laissons le choix à la différence des goûts), il est très courageux et très spirituel; puis il apporte dans la distribution de sa critique une impartialité irréprochable, en ce sens qu'il n'épargne pas plus ses amis que ses ennemis. S'il y avait vingt hommes comme lui dans une chambre, il n'y aurait pas moyen de gouverner.

Le *Journal des Débats* à qui nous empruntons ces détails ajoute :

« Nous ne pouvons pas dire que nous aimerions beaucoup à voir M. Roebuck dans notre chambre des députés ; mais nous devons avouer que nous » éprouvons une sorte de plaisir dramatique et littéraire à assister, même de » loin, aux orages que M. Roebuch ne manque jamais de soulever dans la chambre de nos voisins. Nous demandons pardon pour ce sentiment un peu égoïste ; il est dans la nature humaine, comme l'a prouvé Lucrèce dans des vers » que tout le monde sait.

» Nous faisons donc des vœux, toujours les mêmes vœux théoriques, pour le » succès de la candidature de M. Roebuck. Nous savons naturellement très » bien que nous ne pouvons pas plus influer sur l'élection d'un membre de la » chambre des communes d'Angleterre que sur la nomination d'un mandarin » chinois ; mais c'est précisément cette conviction qui nous rend plus libres » dans nos appréciations ; et nous aimons à croire que l'intérêt que nous exprimons comme simples spectateurs ne sera point confondu avec une intervention indiscrète dans des affaires qui ne sont pas les nôtres. »

Nouvelles d'Angleterre.

A la chambre des communes, dans sa séance du 7 juin, M. Hume prend de nouveau la parole pour déclarer qu'il ne se contente nullement de ce que, comme lord Bentinck le propose, ses interpellations concernant le Portugal soient renvoyées de jeudi à lundi prochain. La chambre, dit-il, peut facilement être informée jusqu'à jeudi.

Sir Robert Peel appuie cette demande.

Alors lord *John Russell* déclare que le dépôt des pièces sera fait ce soir même; mais que les documents imprimés ne pourront être distribués que demain dans l'après-midi. Le ministère annonce en même temps qu'il demandera une nouvelle *prolongation de la suspension des droits sur les céréales, ainsi que des lois de navigation.*

Lord Bentinck se lève et demande au ministère si dans le cas où des escadres anglaise et française se réuniraient dans le Tage, le commandement en serait confié au prince de Joinville?

Lord Russell déclare que non; chaque escadre resterait sous les ordres de son chef respectif. Cependant il ne croit pas que le prince de Joinville y arrivera.

—

La fièvre paraît avoir redoublé d'intensité dans quelques parties de l'Irlande. La chaleur de la température a donné de nouveaux développements à ce fléau qui a désolé l'Irlande à la suite de la disette. A Kilkenny, à Ballyshannon, à Cork, à Landonderry, à Monaghan et dans beaucoup d'autres localités la mortalité devient effrayante, les cimetières sont encombrés et il faut chercher d'autres emplacements pour y déposer les morts.

M. John O'Connell décline l'honneur de marcher à la tête du peuple irlandais dans l'agitation du rappel. Il se contentera dit-il dans une lettre qu'il adresse au *Freeman*, de défendre les principes professés par son père et de combattre jusqu'à la fin pour l'Irlande.

Nouvelles de Prusse.

Berlin, le 5 juin.

La discussion de la Diète a présenté de l'intérêt encore aujourd'hui.

La commission à qui a été confié le rapport sur les pétitions relatives à la patente du 3 février, a présenté comme conclusion, sur la question des emprunts, de prier le roi de ne plus conclure d'emprunt à l'avenir sans la participation des Etats.

Ce système était celui du gouvernement.

Un amendement de M. Hansemann, réclamant que les emprunts déjà conclus fussent également soumis à la sanction de l'assemblée, a été adopté. Cet amendement a rallié une grande majorité.

Une disposition introduite par M. Hervich, demandant au roi que les lois ne pussent être modifiées à l'avenir qu'avec le consentement de la Diète, a été également adoptée

—

La *Gazette de Prusse* publie l'état mensuel de la situation de la banque de Prusse au 31 mai dernier. A cette date, l'encaisse de la banque en numéraire et en billets de caisse s'élevait à 15,843,000 thalers. Les banknotes en circulation montaient à la même époque à 11,332,900.

—

La *Gazette de Cologne* dit que la question du remboursement des droits sur les twists aux fabricants prussiens qui a été soulevée par le prince Lychnowski, ne pourra être discutée ni décidée dans la session actuelle des Etats, à cause de l'insuffisance du temps qui reste encore à l'assemblée.

Nouvelles de France.

Paris, 8 juin.

La chambre des députés a continué aujourd'hui la discussion du projet de loi relatif aux crédits extraordinaires de l'Algérie. Parmi les orateurs entendus, se trouve M. Desjobert, adversaire de la conquête de l'Algérie, et qui déclare toute colonisation impossible.

M. le ministre des travaux publics a déposé : 1° Un projet de loi tendant à autoriser la Compagnie du chemin de fer de Montereau à Troyes à un emprunt de 4 millions ; 2° Un projet de loi relatif à l'embranchement de Dieppe à Fécamp ; 3° Un projet de loi pour régler le remboursement du prêt fait au chemin de fer de Versailles à Chartres (rive gauche) ; 4° Un projet de loi portant demande d'un crédit de 482,000 fr. pour travaux à faire à divers édifices.

—

Plusieurs journaux, dans leurs numéros d'hier et d'aujourd'hui, parlent d'une longue conférence qui aurait eu lieu entre le garde des sceaux et le sous-secrétaire d'État des travaux publics concernant l'affaire Cubières.

Cette nouvelle est dénuée de tout fondement. Aucune conférence pour un objet quelconque n'a eu lieu entre le garde des sceaux et le sous-secrétaire d'État des travaux publics.

(*Moniteur parisien.*)

La commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Emile de Girardin, député et gérant de la *Presse*, a entendu aujourd'hui ce dernier. Il a donné des explications sur les faits qui l'ont déterminé à publier l'article incriminé ; puis il a laissé à la commission des explications écrites qui seront annexées au rapport. La commission s'est séparée à trois heures et se réunira demain.

Documents commerciaux.

L'administration générale des douanes de Danemarck vient de décider qu'à l'avenir les marchandises à destination de Lubeck ou venant de cette ville, *passant par le duché de Lauenbourg*, seront, moyennant le droit modéré perçu sur la Stecknitz, affranchies des taxes de transit, toutes les fois qu'elles prendront, pour le trajet entre Hambourg et Buchen, le chemin de fer, et pour le reste du parcours, le canal de la Stecknitz. Cette réduction de droits, conçue dans l'intérêt du chemin de fer de Berlin à Hambourg, ne peut que donner plus d'activité au mouvement des transports sur la voie canalisée entre l'Elbe et la France.

MADEMOISELLE RACHEL.

Études sur le rôle de Phèdre.

En relisant Phèdre dans le recueillement du cabinet, — je dis en relisant, car quel est celui qui n'a lu qu'une fois ce chef-d'œuvre, — et alors même que j'étais sous le charme de cette poésie si douce, si harmonieuse, mais pourtant rapide, entraînante de cette force occulte, pareille à celle de ces grands fleuves, polis comme des miroirs sans taché, sans aspérités, roulant néanmoins, comme des brins de paillé, des forêts entières déracinées par leurs eaux, — il était des instants où, malgré le génie de Racine, mon esprit se refusait aux concessions trop larges que lui demandait le poète, ou plutôt que le sujet même exige impérieusement. La pensée, arrivée à ces hauteurs où l'air trop raréfié ne peut plus la soutenir, ploie alors ses ailes et descend dans les régions de la réalité.

Ces temps héroïques, ces siècles de prodige durant lesquels la terre jeune et féconde enfantait spontanément dans la Grèce poétique (1) et dans la Palestine biblique des géants, « des hommes d'une grande renommée, » — ces temps sont si loin de nous ! Traditions de divines origines ; dogmes révérés par les peuples ; autels expiatoires ; fontaines révélatrices de l'avenir; trépied sacré sur lequel se débattait la prêtresse insoumise au Dieu qui la domine enfin; chênes aux feuilles prophétiques — où êtes-vous tous ? — Vous avez disparu, emportés par les flots de trente siècles, jetés dans ce gouffre où tout tombe, d'où rien ne sort, dans ce passé qui n'a pas eu de commencement, qui n'aura pas de fin. Quel souffle de poésie ranimera ces cendres qui furent Hermione, Andromaque, et cette Phèdre dont la tragique histoire arracha des pleurs à Péricles et fit verser des larmes à Louis XIV ? Quelle lyre harmonieuse comme celle d'Amphion rebâtira avec la poussière qui fut marbre et porphyre le palais qu'habitait Priam, et ce labyrinthe où Thésée, guidé par la sœur de Phèdre, immola le Minotaure ?

Cette œuvre que n'a pu accomplir Euripide, quoique de mille ans plus voisin des temps homériques ; cette tâche que Racine a laissée inachevée pour celui qui lit seulement sa Phèdre ; ce miracle du génie, Rachel vient de l'accomplir sous les yeux de la foule qui encombrait le théâtre pour y saluer la sublime tragédienne. Toutes les illusions nécessaires au drame de Racine, toutes les concessions que le lecteur refuse au poète, Rachel les fait naître, les obtient à l'instant même où elle paraît sur la scène. Le plus étonnant des prodiges de la puissante magicienne, c'est sa propre transformation, lorsque se dépouillant soudainement de son individualité, elle rejette loin d'elle son identité comme un vêtement embarrassant. Durant trois heures, devenue Phèdre elle-même, Rachel ne vécut plus que de cette vie factice qu'elle venait de se créer ; puis, à sa voix, les siècles refoulés recommencèrent leur marche, les distances s'effacèrent, les lieux mêmes changèrent d'aspect. J'étais dans le palais de Thésée ; les spectateurs avaient disparu, rien autour de moi ne me semblait illusion. Thésée, le destructeur des monstres, était absent. Je ne doutais même plus que pour délivrer Pirithoüs (2) il ne fût descendu aux enfers et n'eût fait tressaillir les ombres à l'aspect d'un être vivant dans ces lieux détestés des humains. Ce beau, ce pudique jeune homme, c'est le fils de la fière Amazone qui, vaincue par les armes de Thésée, le fut encore plus tard par l'amour que lui inspira ce héros. Mais Phèdre s'avance, faible, pâle, chancelante ; à peine si elle peut se soutenir sur les pas d'OEnone. Que Rachel a bien compris dans ce rôle la pensée du poète ! et cette religion de la fatalité sous le joug de laquelle fléchissait l'obéissante antiquité ! Phèdre n'est point une femme impudique, c'est la victime d'une divinité vengeresse, de même que dans les idées des âges antiques, ce ne fut point Oreste qui plongea un poignard homicide dans le sein de Clytemnestre, mais les Euménides vengeresses qui frappèrent la mère coupable avec le bras du fils innocent. D'accord avec le même ordre d'idées, de croyances religieuses, Phèdre intéressait les Grecs dans cette lutte contre Venus *à sa proie attachée*, déchirant son cœur comme le vautour déchirait les entrailles de Prométhée, cette autre victime de la fatalité. Elle a horreur de son crime, quoiqu'elle le sache involontaire ; elle déteste l'amour dont elle brûle ; ne pouvant éteindre son incestueuse flamme, elle a résolu de laisser éteindre celle de sa vie ; depuis trois jours elle refuse tout aliment. Le suicide, loin d'offenser le ciel, suivant les idées polythéistes,

(1) *. . . Tiphœus et validus Mimas*
Aut quid minaci Porphyrion statu,
Quid Rhœtus, evulsisque truncis
Enceladus jaculator audax.

(2) *. . . . . Amatorem trecentœ*
Pirithoum cohibent catenœ.

était expiatoire des crimes involontaires ; agréable aux Dieux, il honorait la victime dans l'opinion des mortels. Voilà, ce me semble, ce qui explique la douce pitié qu'inspire Phèdre,alors même qu'elle laisse accuser plutôt qu'elle ne l'accuse elle-même, l'objet de son incestueux amour. Elle n'a voulu voir Hippolythe que pour lui dire qu'elle ne l'a jamais haï, que les persécutions mêmes qu'elle lui a suscitées n'étaient pas inspirées par les jalousies d'une marâtre cruelle. Après cette dernière entrevue, elle ne voulait pas qu'il la quittât, la croyant toujours son ennemie. C'est cela seul qu'avait projeté la femme, l'épouse, la belle-mère; aussi longtemps que la divinité qui la domine la laissait libre, c'est tout ce qu'elle a dit, c'est tout ce qu'elle voulait dire. Mais alors même qu'une puissance céleste ne maîtrisait point encore sa parole, elle mettait dans ses yeux, dans sa voix, dans tout son être, l'expression de toute la passion qu'elle avait voulu taire. C'est cette dualité de deux esprits, — l'un qui lui est propre, et celui-là est chaste,vertueux ; l'autre, la divinité qui l'a poussée vers l'inceste et l'adultère, — Rachel, mieux que toutes les grandes actrices que l'on a vues avant elle dans ce plus difficile des rôles, a compris, a rendu cette dualité ; — elle l'a comprise, mieux même que Racine n'avait réussi à l'exprimer dans ses vers, — elle l'a rendue avec une énergie, une chaleur d'âme, des inflexions, des intonations d'accents plus déchirants, arrivant plus directement au cœur que jamais l'art n'en enseigna à Clairon ou la nature n'en inspira à Siddon et à Duchesnois.

L'amour tel que les Grecs le comprenaient,tel que leurs deux grandes épopées l'ont peint,tel que le représentaient leurs poètes tragiques sur la scène, n'était pas cet accord de deux ames entraînées l'une vers l'autre par ces douces et nobles sympathies,respirant dans les vers que soupirait Pétrarque, dans les accents du Tasse, lorsque amant dédaigné de l'ingrate Eléonore, cygne mélodieux chantant sa fin prochaine, il attendrissait tous les cœurs, hormis celui d'Eléonore elle-même. S'il fallait soutenir cette assertion par des faits que prouvent et l'histoire et la poésie des temps antiques, il me suffirait de mettre en regard deux célèbres romans, *Daphnis et Chloé*, si admirablement traduit par Courrier, ce soldat érudit qui traduisait en même temps le *Traité sur la Cavalerie* de Xénophon et la suave pastorale de Longus, — et *Paul et Virginie*.

Malgré le charme de son sujet, le parfum des fleurs, l'arome des bosquets où se jouent les deux aimables enfants, innocents comme leurs agneaux, aussi purs que l'onde de la fontaine près de laquelle les Nymphes elles-mêmes avaient placé les berceaux des deux orphelins, Longus a souillé quelques pages de son livre par des scènes que Courrier, traducteur consciencieux, n'a pas cru avoir le droit de voiler. — Bernardin de St. Pierre a placé, lui aussi, la scène de son drame d'innocentes amours, de saintes amitiés, d'ineffables tendresses, — amours, amitiés, tendresses de deux anges exilés pour quelques printemps seulement, — dans une île charmante,pyramide de verdure et de fleurs, s'élevant au milieu d'un océan sans bornes. Vivante, obj t d'un amour presque fraternel, mourante sur ce vaisseau où elle embrasse le trépas plutôt que de se dépouiller de ses pudiques vêtements, Virginie reçoit sur son front l'invisible couronne que les Anges donnent aux vierges martyres. — Chloé, c'est la nymphe grecque, mais portant la tunique des jeunes filles de Sparte; Virginie, c'est la vierge chrétienne qui se croirait souillée si un regard d'homme avait pénétré le mystère de ses charmes.

Elève du savant Abeilard, romaine par ses études, grecque par sa poétique imagination, Héloïse chante plutôt des hymnes érotiques que des cantiques d'amour dans ses épitres immortelles, ce premier élan du génie européen sortant d'un sommeil de cinq siècles et proclamant une nouvelle alliance entre le ciel et la terre, entre l'esprit et la matière.

Racine, plein des Anciens, ayant bu à la source même des fontaines sacrées, ne se méprenait point, lui, dans le caractère propre à l'amour, cette maladie des cœurs,chez les Anciens et celui que cette passion a revêtu chez les modernes. S'il avait osé s'affranchir des règles de ce classicisme bâtard-adultérin que des pédants légitimèrent au milieu du seizième siècle, Racine eût doté la France dans sa Phèdre d'une œuvre aussi homérique que son Athalie, écrite dix ans après, fut biblique. Mais Racine courbait son front couronné de myrthes et de lauriers sous le joug de critiques émasculés et de femmes spirituelles qui n'avaient pas même l'instinct des œuvres d'avenir ; au lieu de renverser comme Polyeucte les autels, de briser les idoles des faux Dieux, il sacrifie dans leur temple, il y dépose en offrande ses scènes de fades amours entre Hippolyte et Aricie, dans lesquelles confondant siècles, mœurs, foi religieuse,enfin tout ce que l'immensurable espace des âges sépare, il rendit disparate une œuvre qui, belle de sa noble simplicité, repoussait tout ornement étranger. Aricie, près de Phèdre, c'est une nymphe de Canova maniérée, coquette même, placée à côté d'une Vénus de Phidias.

Le titre de cet article dit assez clairement qu'en l'écrivant je ne me suis pas proposé de suivre Rachel dans chaque scène qu'elle vivifie de son seul regard, avant même de répandre autour d'elle l'effluve magnétique de sa voix harmonieuse, de ses accents qui arrivent à l'âme sans l'intermédiaire de l'ouïe. Analyser un rôle lorsque Rachel est en scène, ce serait vouloir séparer les rayons divers qui ensemble sont la lumière, ce serait parfiler une tapisserie des Gobelins pour trouver dans chaque fil l'effet du tableau au lieu de le chercher dans le merveilleux tissu lui-même. Imposer une pareille analyse à celui qui a le sentiment du beau, du sublime dans la nature, dans l'art, ce serait condamner un amant à disséquer sa maîtresse.

Je ne puis cependant pas finir cette étude sans m'arrêter un instant à la scène entre Phèdre et OEnone, lorsque honteuse de l'aveu de son amour, aveu arraché par la main de fer de la fatalité à ce cœur où la pudeur l'avait caché, Phèdre plus humiliée encore du contraste entre ses paroles ardentes, [illegible]ées, et le naïf étonnement, la chaste insensibilité du sauvage [illegible], éperdue, défaillante, n'entend plus OEnone qui lui parle ; elle [illegible] le messager qui annonce la mort de Thésée ; on lit dans ses regards [illegible] de ses pensées. Mais quelques mots d'OEnone arrivent à son esprit; ces mots appellent l'espérance d'un avenir d'amour, d'innocence, de bonheur. Le sang qui, refoulé vers le cœur, lui imprimait à peine de lentes et faibles pulsations, reprend son cours ; il anime ses joues d'une teinte presque imperceptible, puis les colore d'une rougeur plus vive, rend la vie à ses regards, l'expression à tous ses traits. Et tout cela serait de l'art ! L'art exercerait-il donc un pareil contrôle sur l'action matérielle du cœur? peut-il ainsi à son gré en ralentir ou en précipiter les pulsations? Non, l'art a des limites qu'il ne saurait franchir, alors même qu'il est porté sur les aîles du génie. — Le secret de ce phénomène,c'est une heureuse organisation, une sensibilité exquise qui chez Rachel se prête à toutes les personnifications et subit avec une égale spontanéité toutes les impressions morales.

Comme tous les yeux étaient fixés sur l'actrice dans ce moment ! Comme on suivait chaque mouvement de ses doigts crispés, chaque contraction de ses traits ! Comme on frémissait de ses tressaillements convulsifs, comme on recueillait ces gémissements d'une ame souffrante qui semblait devoir s'échapper avec chaque soupir qu'exhalait sa poitrine haletante !

Les spectateurs,tous à la fois, pleuraient, tressaillaient, applaudissaient, comme s'ils ne formaient plus qu'une masse homogène, indivise, comme si les craintes, les espérances, les passions de chaque individu étaient celles de tous.

Mais au moment même où j'écris, colombe voyageuse, tu déploies tes ailes ! applaudie hier à La Haye, demain tu le seras en Allemagne. A Londres, dans cette cité reine, déjà l'on te prépare des couronnes. Que dis-je ? Debout sur le rivage où les flots de l'Atlantique viennent baigner ses pieds, la jeune Amérique, déliant sa ceinture, tissu éclatant de pourpre et d'azur et semé d'étoiles d'or, l'agite pour t'appeler, Rachel, toi que des peuples saluent, comme naguère les divinités païennes, sous des noms divers. Nous aussi, pleins de ton image, soit qu'elle se retrace à nos souvenirs sous les traits de la fière Hermione, sous ceux de Phèdre expirante, soit qu'elle nous apparaisse avec ces regards irrités, cette indomptable fierté qui fait trembler Elisabeth régnante devant Marie dans les fers, partout, astre au cours lumineux, nos regards te suivront ; dans quelques lieux que tu habites, nous formerons pour Rachel voyageuse, ces vœux que l'ami de Mécène formulait pour Galatée dans ce langage des Dieux que je n'ose traduire en celui des mortels :

Sis licet FÉLIX *ubicumque mavis,*
Et memor nostri, Galatea, vivas;
Teque nec lœvus vetet ire picus,
Nec vaga cornix.

A. D. C.

Nouvelles et faits divers.

Perte de la corvette le Berceau. — Nous lisons dans le rapport du capitaine Sire, commandant le navire la *Sémillante*, arrivé de Bourbon à Nantes :

« Je suis parti de Bourbon le 1er mars. On ne faisait plus de doute alors dans la colonie, de la perte de la corvette le *Berceau* sur la côte est de Madagascar, environ 40 lieues de Sainte-Marie.

» C'est dans ces parages du moins qu'ont été rencontrés les débris de la chaloupe de ce navire, ainsi qu'un petit tableau appartenant à M. Testard et reconnu par lui ; il l'avait laissé à bord du *Berceau*, lorsqu'il s'est embarqué sur la *Belle-Poule*. Ce dernier navire était en voie de réparation à Sainte-Marie, et devait prochainement revenir à Bourbon, d'où il fera voile pour la France. »

La *Flotte* publie la lettre suivante, d'un officier de marine :

Voltigeur. Pondichéry, 19 avril 1847.

« En arrivant à Pondichéry, nous avons appris un affreux événement, que les dernières nouvelles venues de Bourbon ont malheureusement confirmé. Le 15 décembre, pendant qu'il régnait sur les côtes de l'île une très-fort raz de marée, qui avait obligé les bâtiments mouillés sur les diverses rades de la colonie à appareiller, un ouragan terrible faisait périr, sur la côte de Madagascar, la corvette le *Berceau*, et mettait dans un grand danger la *Belle-Poule*, qui sous le commandement de M. de Plas, se rendait à Sainte-Marie, pour y attendre M. Desfossés.

» La frégate est restée couchée deux heures sans pouvoir arriver. Les officiers ont délibéré sur l'urgence de couper le mât d'artimon. Le mât de misaine a été craqué, le petit mât de hune cassé, et il y a eu d'autres avaries dans la coque. Les embarcations ont été emportées par la mer. Le coup de vent n'a duré que quelques heures. Il battait en côte, en sorte que les bâtiments étaient forcés de tenir le travers au vent. La frégate a pu atteindre le mouillage de Sainte-Marie ; elle s'y est promptement réparée et y a changé son mât de misaine.

Le *Berceau* a dû sombrer dans l'ouragan. On n'en a retrouvé que quelques débris que les lames avaient apportés sur le rivage : des chapeaux, un avant de canot, un tableau à l'huile de Lebreton, qui était placé dans la dunette. L'*Archimède* a visité toutes les rades et tous les ports de la côte; il a été à Nossi-Bé, à Mayotte, enfin partout où on pouvait espérer rencontrer le *Berceau*, il n'en a eu aucune nouvelle. »

— On lit dans un journal ministériel de Marseille :

« Jamais la funeste passion du jeu ne fut poussée à un tel degré dans toutes les classes de notre population, et, *nous le disons avec regret, l'exemple vient de haut* : il est de tels lieux de réunion, fréquentés par l'élite de notre société, qui réunissent chaque jour, autour du tapis vert, une foule de joueurs effrénés qui s'y livrent à des parties désastreuses. Que de catastrophes domestiques, que de sinistres commerciaux ont été les conséquences de cette passion désordonnée!... Hier encore, nous avons eu un exemple de ce fatal entraînement :

» Le jeune ***, employé en qualité de commis dans une honorable maison de commerce de notre place, était allé dans la matinée encaisser un billet de 2,000 fr. ; son absence se prolongeant d'une manière inexplicable, le chef de cette maison conçut quelques inquiétudes et se rendit, dans l'après midi, au domicile du jeune commis ; mais quelle est sa surprise et son effroi, au moment où il paraît sur le seuil de l'appartement, il aperçoit le jeune homme dans un état d'exaltation impossible à décrire, qui, à sa vue, se précipite sur un pistolet et se l'applique sur la bouche.

» M*** devina tout : Arrête ! malheureux! je te les donne! s'écria-t-il. Mais il était trop tard, le coup était parti, et le commis gisait sur le parquet. Relevé aussitôt, il a reçu les soins de plusieurs médecins qui espèrent que la blessure ne sera pas mortelle, car la balle, ayant dévié, lui a seulement fracturé la mâchoire et traversé le cou.

» Il est inutile de dire que ce malheureux, quelques instants après avoir encaissé cette somme, s'était rendu dans un tripot où il avait tout perdu. »

— On lit dans l'*American Paper* :

Le hêtre est un mauvais conducteur du fluide électrique. Ce fait est si généralement connu, que les Indiens, à l'approche d'un orage, cessent toute espèce d'occupations pour se réfugier sous les hêtres les plus proches, qu'ils considèrent comme des protecteurs assurés contre le feu du ciel. Le docteur Berton, dans une lettre adressée au docteur Mitchell, dit qu'on n'a jamais vu les hêtres être frappés de la foudre, tandis que tous les autres arbres en sont souvent atteints et fendus en plusieurs morceaux.

Si ce phénomène est réel, il mérite, sans contredit, d'être connu généralement, et il doit encourager à faire des plantations autour de toutes les habitations rurales.

— Dimanche matin un accident qui a eu les plus tristes conséquences est arrivé sur le chemin de fer du Nord Ouest. Le convoi parti de Londres à huit heures, arrivant à la station de Wolverton, s'est engagé par suite d'une fausse manœuvre du garde excentrique sur une voie latérale sur laquelle se trouvaient des waggons chargés de houille. Le convoi est venu en contact avec ces waggons; le choc a été tellement violent qu'une voiture de seconde classe a été littéralement broyée, et sept des voyageurs qui s'y trouvaient ont été tués sur le coup. Les autres voitures du convoi, par un hasard heureux, n'ont que très-peu souffert. Un seul des voyageurs qui s'y trouvaient a été assez grièvement blessé.

— Un épisode de chasse tout récent peut prouver quelle est la vigueur d'un sanglier, malgré les allures que la charpente assez lourde de cet animal accuse en apparence. Le mardi, 11 mai, M. Clément-Petit, maître de poste à Meaux, fut prévenu qu'un sanglier avait été vu dans les bois de ce nom dont la chasse lui appartient. Il s'y rendit aussitôt avec ses chiens qui ne tardèrent pas à attaquer l'animal, bête de soixante-dix à soixante-quinze kilos. Blessé par deux tireurs, le sanglier débucha se dirigeant sur le parc d'un M. Ménager, clos de murs de deux mètres de haut. Arrêté par cette clôture, l'animal se mit à la longer ; mais arrivé à l'extrémité, il fut effrayé par un paysan qui travaillait à son champ, revint sur ses voies, et rencontrant un peu plus loin une femme, il prit son parti en brave, et franchit d'un seul bond, en se dressant sur ses jarrets, le mur qui lui faisait obstacle.

Lorsque les chasseurs arrivèrent, sans les traces de sang empreintes sur la crête du mur, ils auraient refusé, malgré l'affirmation des témo[illegible] croire à ce saut prodigieux qui, du reste, termina la chasse ; car ils [illegible] beau invoquer le droit de suite près du jardinier de M. Ménager, ce [illegible] dont un heureux hasard venait fort à propos remplir le saloir, ne vo[illegible] aucun prix permettre aux veneurs l'entrée du parc de son maître.

— On lit dans la *Semaine* :

« M. d'Aligre venait de mourir, quand un de ses gens, qui ava[illegible] tenu à M. le marquis de Boissy, se présenta au Luxembourg pour a[illegible] au chancelier la mort de son nouveau maître. M. Pasquier étant a[illegible] domestique qui était pressé, se borne à dire au concierge du pa[illegible] vient apprendre à Son Excellence que M. le marquis est mort [illegible] dans la nuit, et il court porter ailleurs la même nouvelle. Or, le [illegible] veille sur le sénat, ne voyant dans le messager des héritiers d'Alig[illegible] homme appartenant à M. de Boissy, ne doute pas que celui-ci ne [illegible] passé, et, courant au devant du chancelier, qui rentre pour déjeu[illegible]

» — Monseigneur, lui crie-t-il, j'ai une grande nouvelle à app[illegible] votre Excellence.

» — Qu'est ce, Bastien ?

» — Monseigneur, M. le marquis de Boissy est mort.

» — Mort !...

» Oui, monseigneur, mort subitement, mort cette nuit. [illegible] chambre de feu M. le marquis de Boissy est venu lui même an[illegible] événement à votre Excellence, de la part de la famille.

Que passa-t-il alors dans l'âme de M. Pasquier ? nul ne le sa[illegible] qui est positif, c'est que le chancelier communiqua à divers [illegible] gues, la fatale nouvelle de la mort de son cousin, M. de Boiss[illegible] le fauteuil de la présidence plus frais et plus dispos que jama[illegible] M Pasquier a-t-il ouvert la séance que le premier pair qui [illegible] gards est M. de Boissy, qui lui demande la parole. M. Pas[illegible] le-champ, et, faisant signe à M. de Broglie de venir prendre [illegible] retire dans son cabinet.

On ajoute que, revenu à lui, le premier soin du chancelier [illegible] de M. Decazes le remplacement immédiat du concierge.

— Voici l'histoire merveilleuse d'un militaire fusillé, pen[illegible] toujours vivant. Cette triple aventure est extraite, dit-on, [illegible] inédits d'un officier de l'Empire, et c'est le commandant Mon[illegible] l'état-major du maréchal Soult qui en est le héros.

Pendant la première guerre d'Espagne, M. Monet et un de[illegible] qu'il commandait tombèrent entre les mains d'une guérilla [illegible] avoir dévalisé les soldats français, les fit mettre sur plusi[illegible] et tira dessus comme sur un troupeau de bêtes fauves. Tous to[illegible] les guérilleros s'éloignèrent dans la persuasion qu'aucun n'ava[illegible] à la mort. Mais à peine les ennemis furent-ils hors de vue que le [illegible] dant Monet se retira de dessous les morts, n'ayant pas reçu la [illegible] blessure. A la fin du jour il avait rejoint un poste français.

A quelque temps de là notre invulnérable commandant eu[illegible] malheur d'être fait prisonnier par une autre guérilla ; cette fois [illegible] nu comme la main, et on le pendit à un arbre. Mais il y fut à pe[illegible] ques secondes ; un détachement de cavalerie française arrivant [illegible] trefaites mit les Espagnols en fuite et décrocha M. Monet [illegible] promptement à la vie.

Et de deux. Ce qui va suivre est plus sérieux. Repris une trois[illegible] le malheur voulut que ce fut par la guerilla qui croyait l'avoir [illegible] de jours auparavant. Grand fut l'étonnement des Espagnols, car [illegible] connurent parfaitement, d'abord aux insignes de son grade, ensu[illegible] encolure herculéene. Aussi, après l'avoir dépouillé comme de co[illegible] lui réservèrent un genre de mort qui devait, à leur avis, les dé[illegible] pour toujours du tranchant de son sabre, avec lequel plus d'un [illegible] avait fait connaissance ; ils le mirent donc entièrement nu, lui lie[illegible] tement avec des cordes les pieds et les mains, ces dernières attach[illegible] rière le dos, et le jetèrent en cet état dans une rivière large et prof[illegible] coulait près de là...

Le commandant Monet, après avoir touché le fond, revint na[illegible] sur l'eau, tout étourdi de sa chute. Il se laissa aller au courant [illegible] l'immobilité d'un cadavre, mais observant ses assassins qui, du[illegible] cherchaient à s'assurer de sa mort. Il vogua ainsi fort longtem[illegible] qu'il fut entièrement hors de la vue des guérilleros, il essaya de [illegible] ser ses poignets ; cette opération fut longue et difficile, l'eau [illegible] gonfler les cordes ; mais comme il était fort et vigoureux, il parvin[illegible] pre ses liens, gagna le rivage, et peu de temps après il était au m[illegible] ses frères d'armes, racontant en riant cette troisième aventure, d[illegible] cun tira la conséquence qu'il était immortel.

Théâtre-Royal-Français.

Samedi 12 *juin* 1847.

PAR EXTRAORDINAIRE ET AU BÉNÉFICE DE

MADEMOISELLE RACHEL

Sociétaire et premier rôle du Théâtre Français.

ANDROMAQUE,

Tragédie en cinq actes, de Racine. — **Mlle Rachel** rem[illegible] le rôle d'*Hermione*.

Cours des Fonds Publics.

Bourse de Paris du 8 Juin.

		Int.	COURS 7 juin.	OUVE[illegible]
France	Cinq pour cent		—	117[illegible]
	Trois pour cent		—	77[illegible]
	Emprunt Ardoin		—	—
Espagne	Anc. différée		—	—
	Nouv. dito		—	—
	Passive		—	—
Naples	Certificats Falconet		—	10[illegible]
Pays-Bas	Dette active	2½	—	—
Belgique	Dette active	5	—	—
	Dito	3	—	—
	Banque belge		—	—
États-Unis	Obligations de la Banque		—	—

Bourse d'Anvers du 9 Juin.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ard., 5 % 17 7/8 P. — [illegible] [illegible] ancienne, ». — Passive 5 % ». — Lots de Hesse 59 3/4 P. — Co[illegible] Bourse (2¾ heures). Ardouin 17 3/4.

Bourse de Londres du 7 Juin.

3% Cons. 88 5/8. — 2 ½ % Holl. 58 ¼, 59 ½. — 4 % id. 89 ½, 90. — [illegible] 21 ¼, ¾ — 3 % 33, ½. — Portug. 4 % 30, 31.

Bourse de Vienne du 1er Juin.

Métalliques, 5 % 106 3/8. — Lots de fl. 500, 154. — Lots de 250, [illegible] Actions de la Banque 1601.

LA HAYE, chez Léopold Lœbenberg, *Lage Nieuw*[illegible]

Dépôt général à Amsterdam chez M. SCHOONEVELD e[illegible] *Beurssteeg*; et à Rotterdam, chez S. VAN REYN SNOECK *Hoof*[illegible]